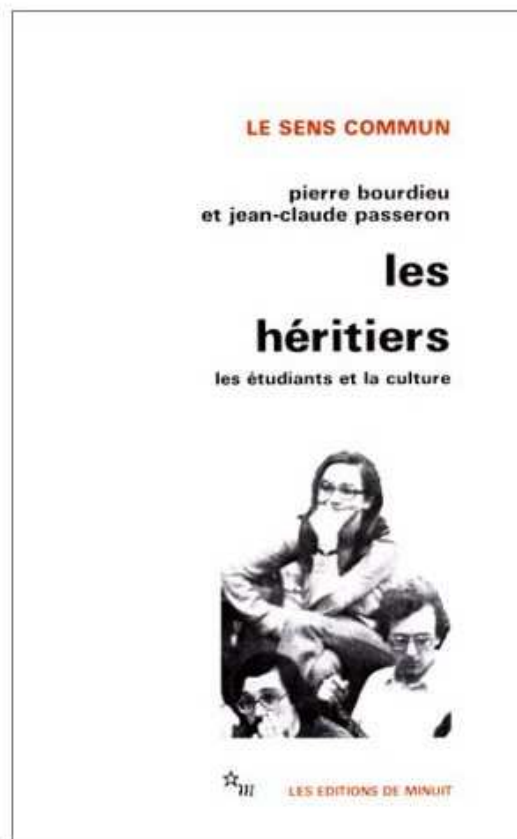


Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron

Les héritiers. Les étudiants et leurs études

Paris, Les Éditions de Minuit, 1985 (1964)



On peut se demander s'il existe un intérêt, autre qu'historique, à présenter aujourd'hui *Les héritiers* de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron. Car, incontestablement, la population universitaire française actuelle est très loin de se réduire aux « héritiers », comme

en témoigne les données issues de l'enquête emploi 2006 de l'INSEE. Ainsi, si on s'intéresse à la probabilité objective qu'à un enfant d'accéder à l'enseignement supérieur selon son origine sociale (se reporter au graphique pp. 14-15 et au tableau p. 138 de l'ouvrage), le ratio qui sépare les enfants dont le père est ouvrier de ceux dont le père appartient à la catégorie des cadres et professions intellectuelles supérieures est passé de **42** pour l'année universitaire 1961-1962 à **3.9** pour l'année 2005-2006. Autrement dit, si, en 1961-1962, un fils de cadre supérieur a quarante deux fois plus de chances qu'un fils d'ouvrier d'entrer à l'université, en 2005-2006, un fils de cadre supérieur a quatre fois plus de chances qu'un fils d'ouvrier d'y entrer. Ce ratio révèle donc que l'élimination (et l'auto-élimination) des classes populaires des bancs de l'université demeure (le ratio est tout de même de quatre) mais avec nettement moins de prégnance qu'il y a 45 ans.

Cette comparaison statistique invalide-t-elle la valeur heuristique de cet ouvrage ? En 2008, *Les Héritiers* est-il un ouvrage de sociologie de l'éducation ou plutôt un ouvrage d'histoire de la sociologie (de l'éducation) ? Nous ne le pensons pas, et ce notamment pour les raisons suivantes :

_Si on souhaite comparer ce qui est comparable, force est de constater que la démocratisation des populations entrant dans la scolarité supérieure est allée malheureusement de paire avec une dévaluation des diplômes. Ainsi, le fait d'obtenir un diplôme universitaire de premier cycle constitue une bien moindre chance d'accès aux positions sociales supérieures aujourd'hui qu'au début des années 1960. Par conséquent, si on souhaite rester fidèle à l'objet d'étude des auteurs, soit corrélér l'origine sociale et le capital scolaire légitime¹, et évaluer l'évolution historique de cette corrélation, il semble plus pertinent de ne pas conserver le même échantillonnage. Il faut désormais s'intéresser plus spécifiquement aux étudiants inscrits dans les seconds et troisièmes cycles universitaires et à ceux inscrits dans un grand établissement ou une école normale supérieure. Ainsi, si un fils de cadre supérieur a aujourd'hui **quatre** fois plus de chances qu'un fils d'ouvrier d'entrer à l'université, il a quasiment **huit** fois plus de chances de s'inscrire en Master ou en doctorant, il a plus de **treize** fois plus de chances de s'inscrire en doctorat, **vingt quatre** fois plus de chances de s'inscrire dans un grand établissement supérieur et, enfin, **quarante trois** fois plus de chances de

¹ Soit le capital scolaire reconnu comme une forme légitime de compétence professionnelle, garantissant et autorisant *probablement* son détenteur à occuper une position sociale favorisée.

s'inscrire dans une école normale supérieure. Quand on prend en compte le déplacement de la légitimité des diplômes supérieurs au sein du champ scolaire, les inégalités sociales face à la réussite scolaire demeure donc malheureusement d'actualité, et ce en dépit d'une incontestable démocratisation de l'enseignement supérieur. En effet, il faut tout de même délimiter l'échantillon aux inscrits dans une école normale supérieure pour retrouver un ratio équivalent à celui des auteurs, lesquels prenaient alors en compte la totalité des inscrits dans l'enseignement supérieur² ;

Les Héritiers présente bien d'autres graphiques et tableaux statistiques et les auteurs interrogent et croisent de nombreuses variables sociologiques avec celle de l'origine sociale : le genre, l'âge, le type de discipline universitaire, le type d'établissement supérieur, l'université, la trajectoire scolaire, les conditions d'existence, les attitudes devant l'école et la culture (le théâtre, la musique, la vie artistique, la participation à la vie syndicale, etc.) ou encore le réseau d'interconnaissances. Nous rappelons cela car cet ouvrage se révèle bien plus riche et complexe qu'il ne peut sembler *a priori*, eu égard à ce qui en est souvent dit dans les cours magistraux d'université... Le croisement de ces différentes variables dévoile ainsi des cumuls de handicaps (et à l'inverse des cumuls de ressources) et les auteurs révèlent alors qu'on a d'autant moins de chances d'intégrer un établissement prestigieux (grand établissement supérieur, ENS), une filière prestigieuse (médecine, droit, sciences) et d'obtenir un diplôme ouvrant la porte à une position sociale élevée qu'on est une femme, issue des classes populaires, provenant d'un milieu rural, ayant déjà redoublé, ne disposant pas d'un réseau de relations durables et entretenues³, etc. De même, loin de se focaliser exclusivement sur des indicateurs de ce qui sera nommé dans d'ultérieures contributions le « capital culturel », Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron posent un diagnostic des conditions d'existence des étudiants, soit investissent aussi le terrain du « capital économique ». Cela notamment à travers les indicateurs du logement, de l'aide familiale et du recours à une activité professionnelle durant la scolarité supérieure. Par ailleurs, certains indicateurs sont réservés aux étudiants inscrits en philosophie et en sociologie (le travail en dehors des études,

² De nombreux compléments et nuances s'imposent bien évidemment à ce sujet (par exemple, il faudrait construire des échantillons non pas d'inscrits mais de diplômés, ce qui accroîtrait très certainement chaque ratio) mais ne peuvent pas trouver leur place dans ce type de contribution.

³ À travers les questions relatives à l'interconnaissance dont dispose chaque étudiant se dessine déjà le concept du capital social.

les études multiples, etc.), promotions construites en « *type idéal de l'homo academicus en sa forme juvénile* » (p. 65) par les auteurs, ce qui est plus que critiquable et limite, déjà à l'époque de l'enquête, certaines de leurs interprétations, puisque les auteurs ne se sont pas suffisamment arrêtés sur l'écart entre cet idéal-type et les étudiants inscrits dans les filières universitaires les moins littéraires ;

_D'autre part, si la population étudiante globale est désormais bien plus hétérogène qu'au début des années 1960, certaines « *formes cachées de l'inégalité devant l'Ecole* » (p. 11) relevées par les auteurs demeurent invariantes, à commencer par « *la relégation des enfants des classes inférieures et moyennes dans certaines disciplines* » (pp. 11-12). Ainsi, les étudiants dont le père appartient à la catégorie des cadres et professions intellectuelles supérieures (représentant 30% des étudiants inscrits en 2005-2006) demeurent surreprésentés en droit (36%) et en santé (44%), ceux dont le père est ouvrier (représentant 11% des étudiants inscrits en 2005-2006) demeurant donc sous représentés dans ces filières (ils ne représentent que 8.6% des étudiants inscrits en droit et 5.4% de ceux inscrits en en santé) ;

_Les Héritiers ne se réduit aucunement à un ouvrage statistique, focalisé sur l'*objectivité* des inégalités sociales face à la réussite scolaire. Il y est aussi beaucoup question de compréhension et plus précisément de la signification que peuvent avoir les études supérieures relativement à notre origine sociale et notre genre. Nous vous renvoyons ici aux passages consacrés à la perception de l'avenir scolaire, à l' « *image des études supérieures comme avenir "impossible", "possible" ou "normal"* » qui devient à son tour un déterminant des vocations scolaires » (p. 12). Mais nous pensons aussi au chapitre consacré à la question de l'unité de la population étudiante, puisque c'est « *par la signification et la fonction symbolique qu'il confère, presque unanimement, à sa pratique [plus] que par l'unité de sa pratique* » que l'étudiant se définit comme tel et parvient à intégrer le milieu étudiant ;

_Énigmatiques sont aussi les quelques interprétations que les auteurs proposent pour expliquer les parcours scolaires improbables (soit le fils d'ouvrier qui se retrouve dans une ENS par exemple). Là, les quelques arguments sociologiques se réduisent à des facteurs familiaux (« *un milieu familial plus favorable* », p. 22, pp. 42-43) et s'allient avec des arguments psychologiques, naturalistes, comme si la sociologie ne constituait plus une arme suffisante pour expliquer l'improbable ! Ainsi, c'est aussi sa « *plus grande adaptabilité* » (p.

22) et « *des aptitudes particulières* » (p. 38) qui permettent aux non-héritiers de convertir leur handicap en capital et de s'engager dans un « *destin d'exception* » (p. 42) ...

_De bien d'autres passages mériteraient d'être évoqués et de nourrir le questionnement de la sociologie de l'éducation contemporaine. Par exemple, le fait que l'école « *accorde paradoxalement le plus grand prix à l'art de prendre ses distances par rapport aux valeurs et aux disciplines scolaires* » (p. 30) ; le fait que les auteurs récusent explicitement tout « *déterminisme mécanique* » (p. 41) et utilisent des concepts psychanalytiques malheureusement non problématisés (« *l'imgo professorale* », p. 62) ; ou encore leur cynisme à l'égard du « *conformisme de l'anti-conformisme* » (p. 69) étudiant et leur critique du manque de « *soutiens institutionnels et de cadres sociaux* » (p. 54) pour les étudiants défavorisés.

Mais, puisque le désir naît du manque, nous espérons avoir ainsi incité le désir de lire cet ouvrage, but premier de toute note de lecture...⁴

Pascal Fugier

Université de Franche-Comté - LASA

⁴ Parmi les notes de lecture de cet ouvrage disponibles sur internet, nous tenons à souligner la qualité de la fiche de lecture de Marlène Benquet (ENS-LSH), [en ligne] http://socio.ens-lsh.fr/cours/methodes/methodes_fiches_bourdieu_passeron_1964_benquet.php#_ftnref2